

Corrigé bac 2008 : Philosophie Série ES – Métropole

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2008

PHILOSOPHIE

SERIE ES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 4

Corrigé proposé par Diane Garo, étudiante en littérature et en langues
étrangères, pour le site www.sujetdebac.fr

1^{er} SUJET : Peut-on désirer sans souffrir ?

☒ Analyse des termes du sujet

PEUT : le verbe « pouvoir » ne porte pas ici sur la légitimité mais bien sur la possibilité d'un désir n'entraînant aucune souffrance.

ON : il est clairement question de l'homme ici, car l'animal ne connaît pas de désirs au sens où nous l'entendons ici, mais des besoins.

DESIRER : le sujet nous place dans le domaine de la passion, car c'est le moteur principal de la condition humaine. Le désir est insatiable, nous pousse toujours plus loin, et de l'accessible nous amène à désirer ce qui est beaucoup plus complexe à avoir.

SANS SOUFFRIR : le présupposé est que le désir blesse. Le sujet ne traite pas de douleur physique mais plutôt de souffrance psychologique voire existentielle.

☒ Quelques pièges à éviter

- Attention à ce type de sujet comprenant une question fermée, ne tombez pas dans le piège du OUI / NON / JE NE SAIS PAS. N'oubliez pas que votre devoir doit constituer une progression.
- Ne vous limitez pas au désir physique et attention au présupposé selon lequel le désir est agréable, puisque le sujet pointe du doigt la difficulté du désir.
- Soyez certains de bien maîtriser la différence entre désir et plaisir.
- Ne vous enfermez pas dans une définition de la souffrance trop restreinte, faute de quoi votre devoir n'aura pas l'envergure nécessaire.

☒ Questions pour cerner le sujet

Réaliser ses désirs, n'est-ce pas la condition du plaisir et donc du bonheur ?

Pourquoi le désir ferait-il souffrir ? Est-ce lui qui fait souffrir ou l'impossibilité de sa réalisation ?

Y a-t-il une fatalité quant à cette souffrance liée au désir ?

Comment remédier à cette souffrance ? Peut-on maîtriser ses désirs ?

Faut-il renoncer au désir pour ne pas souffrir ?

Renoncer au désir, n'est-ce pas renoncer à ce qui est le propre de l'Homme ?

Est-il seulement possible de se débarrasser de tous ses désirs ?

☒ Eléments de réponse

Le désir n'entraîne pas de souffrance si l'objet du désir est accessible. La souffrance liée au désir n'existe que dans l'échec ou l'impossibilité de la réalisation du désir. Lorsqu'on désire une chose ou une personne qu'on ne peut avoir, on souffre forcément, c'est se condamner à être malheureux. "Le désespoir est le prix qu'il faut payer lorsqu'on s'est fixé un but impossible" (Graham Greene).

Pour certains, le désir entraîne forcément le plaisir, et il n'est pas du tout question de souffrance :

"Si on veut vivre comme il faut, on doit suivre ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer" Calliclès + cyrénaïques (satisfaction des désirs = but ultime de l'existence) + libertins.

Il est plaisant de désirer si le plaisir ne se trouve pas tant dans la réalisation de nos désirs que dans la tension qui nous y porte. Pour Rousseau, le bonheur réside davantage dans l'imagination de l'être aimé, et l'attente de cet être, que dans les retrouvailles avec cet être. Le plaisir est dans l'imagination, dans la construction imaginaire que l'on élabore pour atténuer le manque qu'est le désir.

Certains interdits (parentaux, sociaux) nous forcent à refouler nos désirs = frustration et souffrance.

Pour Freud, notre inconscient est tout entier régi par nos désirs, des pulsions indifférentes au réel ainsi qu'aux exigences morales et sociales. Nos désirs inconscients nous poussent vers la réalisation de certaines aspirations que notre surmoi peut reconnaître comme allant contre celles de la morale. Cela apparaît alors être source d'angoisses et nous condamne à une souffrance certaine.

Le désir est plus fort que l'homme, et par son caractère aliénant il entraîne la souffrance morale. St Augustin, *Les Confessions* → son ami Alypius s'était juré de ne jamais succomber à la tentation du spectacle des Gladiateurs et il s'est laissé envoûter malgré lui. Vaincu par le désir = honte.

Maîtriser ses désirs pour ne pas souffrir

- L'apathie stoïcienne : « Supporte et abstiens-toi ». Totale soumission à la nature, il faut changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde, il faut vouloir ce qui arrive.

- L'ataraxie épicurienne : Conformer nos désirs à la nature, en ne satisfaisant que nos désirs naturels et nécessaires (manger, boire, dormir, philosopher).

Il faut éradiquer le désir.

Nous désirons une chose car nous manquons de quelque chose. L'obtention de l'objet qui apaise le manque est un moment de plaisir. Mais ce plaisir n'existe qu'au moment de la satisfaction. Le désir satisfait, au contraire du désir en train de se satisfaire, ne saurait être plaisant. Ainsi les moments de plaisir sont rares. L'essentiel de notre vie se passe telle une oscillation entre d'un côté l'ennui et de l'autre la douleur. → Solution de Schopenhauer : invitation à renoncer tout bonnement au désir.

Je ne peux rien contre le désir.

- Le renoncement à la volonté est encore une expression de la volonté : le désir de ne plus désirer. Le refus du désir renfermerait un ultime désir. On n'échappe jamais au désir.

- Hume : la passion est une réalité première, primitive, qui appartient au sujet qui l'éprouve. La raison ne peut ni détruire ni susciter le désir.

Insatiabilité du désir : Platon, dans le *Gorgias*, compare le désir au tonneau percé des Danaïdes, toujours plein, toujours vide, impossible à remplir. Ainsi un désir amènera toujours vers un autre désir, toujours plus difficile à avoir, jusqu'à ce qu'il soit impossible à réaliser = souffrance.

La nausée, Sartre.

Le désir n'est pas à comprendre comme on pourrait comprendre le besoin animal (manque de ceci, de cela) car lorsqu'il ne lui manque plus rien, l'animal est en paix. L'homme, quand il ne lui manque plus rien, sent qu'il lui manque encore l'essentiel. L'homme n'est pas en manque d'être, mais trop plein d'être, par quoi il en vient à se poser la question de savoir ce qu'il va faire de son être : qu'est-ce que je fais là ?

2^e SUJET : Est-il plus facile de connaître autrui que de se connaître soi-même ?

☒ Analyse des termes du sujet

PLUS FACILE : le présupposé de la question est déjà qu'une connaissance de soi est difficile, il ne faudra donc pas oublier d'expliquer cela.

CONNAITRE AUTRUI : autrui est une réalité phénoménale, un comportement relatif à un caractère, à des situations... L'autre c'est l'alter ego, en apparence saisissable. La connaissance vient de l'objectivité d'autrui, de son comportement aisément analysable.

SE CONNAITRE SOI-MEMME : on note ici une subjectivité flagrante et donc une ambiguïté de la connaissance. Bien entendu il n'est pas question d'une connaissance superficielle de soi dans cet énoncé. Nous connaissons tous nos goûts, la question est de savoir pourquoi nous avons ces goûts. Mener une investigation dans son Moi le plus profond est ce qu'on entend par prendre connaissance de soi-même.

☒ Quelques pièges à éviter

- Attention à ce type de sujet comprenant une question fermée, ne tombez pas dans le piège du OUI / NON / JE NE SAIS PAS. N'oubliez pas que votre devoir doit constituer une progression.
- Ne partez pas du postulat selon lequel la connaissance de soi est facile pour commencer le devoir, bien que cela semble pourtant être l'opinion commune. On vous demande dès le début d'être dans la réflexion philosophique et de vos acquis dans ce domaine, et non de partir des a priori.
- Ne vous contentez pas d'analyser autrui comme objet et vous-même comme sujet ! L'étude serait beaucoup trop restrictive puisqu'autrui est également un sujet !
- Bien que vous ayez très certainement étudié Freud en long et en large, ne basez pas uniquement votre réflexion sur l'inconscient freudien. Essayez de diversifier les exemples afin de « sortir du lot ».

☒ Questions pour cerner le sujet

Qu'est-ce qui nous empêcherait de nous connaître nous-mêmes alors qu'a priori nous sommes les mieux placés pour lire en nous ?

Quels sont les éléments qui pourraient faire penser qu'autrui est plus facile à cerner que notre propre personne ?

Prétendre connaître autrui, n'est-ce pas quelque part nier son altérité, ce qui fait sa différence ?

Dans quelle mesure, lorsqu'autrui m'apparaît comme objectivité, j'oublie qu'il est également une subjectivité ?

☒ Eléments de réponse

(Attention : ceci n'a, en aucun cas, prétention à être un plan)

Se connaître soi-même

- Descartes : Il ne peut pas y avoir en moi de pensée dont je n'ai pas conscience. Transparence du sujet à lui-même = possibilité de se connaître via l'introspection.

« Par le mot de penser j'entends tout ce qui se fait en moi de telle sorte que je l'aperçois immédiatement et par moi-même ».

→ Critique spinoziste

« Les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent ».
L'homme est déterminé tout comme les autres choses sur Terre, il est un mécanisme. Ce que nous sommes globalement excède largement la conscience que nous avons de ce que nous sommes.

→ Critique husserlienne & sartrienne

Etre conscient de soi c'est se rapporter à soi comme à un objet visé, se rapporter à la diversité de mes états passés, projets à venir. Ce n'est donc pas mon identité originelle mais le résultat d'une synthèse jamais achevée. Ainsi je ne peux jamais coïncider avec moi-même. Il y a toujours celui qui regarde / celui qui est regardé. Je m'échappe toujours, d'une certaine façon.

- Kant : si j'ai conscience que je suis, je n'ai pas forcément connaissance de ce que je suis

- Dans quelle mesure la croyance en une identité du moi n'est pas l'effet du langage ?

Hume reprend la démarche cartésienne mais ne trouve pas une âme ni une unité mais au contraire succession incohérente d'impressions.

→ L'expérience ne me livre pas UNE identité, mais une multitude de moi.

-Freud : inconscient psychique. Nos comportements seraient déterminés par des éléments inconscients. La personnalité est composée de trois éléments, le ça, le moi et le surmoi. Le ça, place des pulsions primitives, se voit souvent contrarié par le surmoi, qui promeut des interdits. Cependant, les désirs refoulés trouveront un moyen de tromper la censure en se travestissant. Ainsi, aucune de nos pensées n'est complètement indéterminée. Il existerait en nous un inconscient, une force qui nous déterminerait, allant jusqu'à supprimer notre liberté de pensée.

- Marx : inconscient social. « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience ».

- Chacune de nos vies serait, de près ou de loin, l'exécution d'un programme génétique. Certains de nos comportements seraient donc liés à nos paires de chromosomes !

Connaître autrui

- Malebranche : l'accès à l'autre est médiat. Parce que je connais la façon dont j'extériorise mes émotions et que je trouve une ressemblance entre mes expressions et celles d'autrui, je déduis des émotions identiques : tel je suis = tel tu es... Connaître l'autre = raisonner en vertu de soi ! Est-ce là connaître l'autre ou seulement se connaître ?

- La possibilité du mensonge est au fondement de mon rapport à l'autre, car je ne pourrais jamais confronter ce qu'il dit et ce qu'il pense. De cet original qu'est la pensée de l'autre, je suis toujours tenu à distance.

- Autrui ne se réduit pas à son « personnage démasqué ». Socialement, nous jouons un personnage mais quand bien même je découvrirais autrui dans ses vrais intérêts, il n'empêche que potentiellement il m'échappe encore : est-il réductible à ce que je viens de découvrir ?

→ Autrui démasqué demeure cette liberté infinie d'être autre.

- Autrui, une double réalité.

- Une réalité phénoménale : se caractérise par des attitudes plus ou moins prévisibles.
- Une réalité nouménale : l'homme est celui qui peut se déterminer = faculté d'obéir à des lois qu'il se fixe lui-même → liberté infinie d'être autre... que ce que je prévois !

- Rencontrer autrui, c'est le respecter (Mounier). J'ai le devoir de penser autrui comme un être libre, doué de raison. Prévoir les réactions des autres = en faire des choses. La connaissance de l'autre c'est véritablement l'ennemi à l'autre. Autrui sera celui qu'on rencontre si et seulement si on le respecte comme liberté, capacité d'être infiniment autre, fin en soi... et non comme un objet !

- Si l'homme existe comme sujet pensant, cette conscience de soi suppose la médiation d'autrui, la reconnaissance d'autrui. « Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même », Sartre. La véritable conscience de soi « n'est que comme un être reconnu » (Hegel). Elle procède d'une reconnaissance. Je n'existe pas à ma vérité si je ne suis pas reconnu. Or la reconnaissance est réciproque : je reconnais celui qui me reconnaît.

→ Autrui devient la condition de possibilité d'une conscience de soi, d'une reconnaissance.

3^e SUJET : Texte de Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*

☒ Données cruciales

- Problématique du texte : Le pouvoir du peuple peut-il aboutir à une tyrannie ?
- Dictature de la majorité sur la minorité : contraire aux principes d'égalité et de liberté censés être présents dans une démocratie.
- La Justice, transcendante, prime sur les lois établies par les peuples.
Différence entre origine du pouvoir (peuple) et fondement du pouvoir légitime (Justice).
- Opposition légal / légitime : possibilité de désobéir aux lois si elles nous semblent injustes.

☒ Analyse du texte

- Dans une démocratie, c'est par le vote que le peuple s'exprime, cependant les lois votées à la majorité ne prennent pas en compte l'opinion minoritaire. La minorité va donc se trouver face à des lois auxquelles elle doit se soumettre, sous peine de sanctions.
- La souveraineté populaire, qui est à la base de la démocratie, ne peut être valable que si elle est subordonnée à la Justice. En effet si le pouvoir est au peuple, sa souveraineté ne l'autorise pas à faire tout ce qu'il veut, mais seulement ce qui est juste. Or toute décision qui émane de la majorité n'est pas forcément juste !
- Les citoyens sont à l'origine des lois de leur Etat, qu'ils ont formulées eux-mêmes. Cependant, une instance leur est supérieure, il s'agit de la Justice. Les droits de l'Homme par exemple, sont réunis dans une déclaration, ce qui montre bien qu'ils sont considérés comme existant depuis toujours, ils ne sont pas une création des hommes comme le sont les lois.
- Une décision, bien que majoritaire, peut avoir un caractère despotique si elle est prise uniquement dans l'intérêt de la majorité et à l'encontre de la minorité. Si la loi qui émane ainsi de la majorité n'est pas Juste, alors apparaît la distinction entre légal et légitime, et il est légitime de refuser de se soumettre à une loi injuste.
- La souveraineté du genre humain transcende les décisions particulières de chaque nation qui fixe ses propres lois. Toute autorité législative est soumise à une obligation de se conformer à la justice.
- Une tyrannie peut également exister même s'il n'y a pas qu'un seul tyran. La tyrannie d'un homme ne s'annule pas en entrant en contact avec la tyrannie d'un autre homme, ces tyrannies s'ajoutent pour former la tyrannie de la majorité.

☒ Quelques pièges à éviter

- Ce texte est plutôt clair et se prête très facilement à la paraphrase, évitez à tout prix cet écueil des explications de texte. Pour ce faire étudiez le texte par mouvements de réflexion et non phrase par phrase.

- Ne procédez pas à une récitation de cours sur la démocratie, prenez le temps de bien cerner le sujet et n'utilisez pas le texte comme un prétexte.

- Attention à ne pas faire de contresens au vu de ce texte quant à la pensée de l'auteur. Tocqueville est en effet considéré comme l'un des plus fervents défenseurs de la démocratie et de la liberté. Ce sont les possibles dérives de la démocratie contre lesquelles il met en garde ici.

⌘ Intérêt / critique philosophique – Pour aller plus loin

- Autre risque des sociétés démocratiques pour Tocqueville : le despotisme démocratique. L'homme recherche plus que tout l'égalité et le bien être et pour cela il serait prêt à sacrifier sa propre liberté à un pouvoir qui lui garantirait les deux premiers. Ainsi l'Etat obtiendrait de plus en plus de prérogatives de la part des individus et les écarterait petit à petit des affaires publiques, ce qui risquerait d'aboutir à un véritable despotisme, un réel contrôle.

- Pour Platon, la démocratie aboutit forcément à la tyrannie. En effet la majorité démocratique qui se dégage du demos est habitée par les passions et ne connaît pas la raison, aussi elle, cette foule, cette « chimère polymorphe », ne peut créer un régime satisfaisant. Dans cet excès de libertés caractérisant la démocratie, les hommes au bout d'un moment ne supportent plus les conflits permanents et acceptent de se soumettre entièrement à une autorité : ils renoncent à leur liberté au profit de la sécurité. Pour Platon, nécessité d'une élite éclairée.

- Selon Aristote, la multitude est meilleur juge que l'homme seul : "de nombreux individus, dont aucun n'est un homme vertueux, deviennent meilleurs quant ils s'assemblent".

- D'après John Stuart Mill, une démocratie devient tyrannie lorsque le seul principe de légitimité qu'on y trouve est l'opinion du plus grand nombre, au détriment de tout autre principe.

- Pour Rousseau, ce qui caractérise la démocratie c'est une volonté générale qui émane de tous les citoyens, et ce qui est important est donc que tous aient été consultés... ce qui ne veut pas forcément dire qu'il y aura unanimité !

Travaillez bien ;)

Corrigé rédigé par Diane de Garodevoirs.